

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 53.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

Directeur-Administrateur: A. Ros

Ni l'une ni l'autre

Notre entente avec la Russie, malgré les rudes assauts que lui font subir les intrigues et les traités diplomatiques anglais et allemands, intrigues et traités auxquels se laisse mêler ou prendre, hélas! la politique extérieure de la France, cette entente, dis-je, inquiète de plus en plus nos ennemis et nos rivaux.

Par des moyens divers, multiples et ténébreux, par des machinations préparées et ourdies avec une suite d'idées et un art du mensonge d'une infanterie habillée, la craie-royance publique se trouble dans notre pays et beaucoup dont l'admirable intuition avait tant et si bien compris dès la seconde heure, beaucoup se demandent déjà, tant le travail de désagrégation de nos sentiments est diabolique, si nos véritables intérêts sont d'accord avec une complète alliance offensive et défensive de la France et de la Russie.

Avec la même conviction qu'après Cronstadt, Toulon, Paris, répètent-ils: Oui, c'est loisible, l'alliance franco-russe est la sauvegarde de notre honneur, de nos revendications, de nos intérêts dans l'avenir; mais il faut qu'elle soit loyalement consentie de notre part, que nous soyons véritablement la veuille enfin pour les avantages qu'elle peut donner aux deux pays et non pour en exploiter tout simplement ses côtés de vanité et de gloire et de plumet.

Si les preuves que nous nous donnions à nous-mêmes autrefois des avantages de l'alliance franco-russe, n'ont plus la même valeur dans l'esprit des masses, le même prestige, grâce au travail lent et sûr accompli chez nous par nos ennemis, si nous sommes devenus inconsciemment sceptiques, nous avons pourtant un moyen infailible de retrouver notre confiance dans la double alliance, dans la duplicité, c'est de nous rendre compte de l'importance des efforts que font l'Allemagne et l'Angleterre soit pour annihiler cette alliance, soit pour y entrer en tiers.

C'est qu'en fait Guillaume II pour ressouder l'unité rompue de la Russie et de l'Allemagne, est incalculable, prodigieux. Toutes les ressources de sa sensibilité, sa fiabilité, de son imagination si fertile ont été mises en œuvre et exploitées. Le malheur est que, d'une part, l'empereur roi de Prusse a l'impressionnisme de faire de la politique, d'orientation; or, cette politique devient de plus en plus agressive pour la Russie. A mesure que les avances de Guillaume II sont plus pressantes, sa politique recule la rive où les sympathies sollicitées pourraient aborder.

L'empereur de Russie ne peut donc voir que calculs dangereux à où l'empereur allemand fait des tentatives de rapprochement amical et que mensonges dans les protestations officielles de dévouement dont Berlin accable Pétersbourg.

L'Angleterre, en ce moment, nous comble. Le temps est passé des prédictions libérales sur notre corruption, des menaces à propos de nos prétentions coloniales—cependant plus que modestes vis-à-vis d'Albion!

Nos gouvernements, on tremble devant l'Angleterre, on est exagérément flattés de la moindre de ses honneurs grâces. Libéraux et conservateurs n'ont qu'une politique, toujours semblable à elle-même, quelle que soit son étiquette, réactionnaire, modérée, radicale. M. Gladstone, M. Chamberlain, Lord Salisbury sont aussi anglais l'un que l'autre et de façon identique au fond, malgré la diversité des formes qu'ils emploient. Lord Salisbury est le plus dangereux des hommes de gouvernement chez nos voisins. Il est pervers. C'est l'esprit du mal.

Il ne se contente pas de la victoire, il aime à égruger le vaincu, à le faire contribuer lui-même à sa perte, à jouer avec sa naïveté, à le conduire par des chemins qui semblent aboutir au fait et qui rendent la chute plus profonde. Très grand seigneur, il a le mépris haineux du gouvernement de la France, de celui des États-Unis, et ce sont ces gouvernements «bourgeois» qu'il lui plaît le mieux de tromper. A cette heure, Lord Salisbury, pour la première fois, se repoint de quelque chose: de la place que son maître Disraeli et lui ont laissée prendre à l'Allemagne au con-

grès de Berlin. De même M. Gladstone s'est, un jour, repoint d'avoir aidé à écraser la France au profit de la Prusse en 1870.

Cette place prise, cette grandeur saisie, exploitée, développée par l'Allemagne depuis la défaite de l'Autriche à Sadowa, devient en Orient, en Occident, une menace pour l'Angleterre et l'Angleterre se tourne vers la France, lui sourit de son plus doux sourire, l'assure de son ineffable tendresse.

Une association s'est formée à Londres qui a pris le nom «d'Entente cordiale» et qui a pour but de développer l'esprit de conciliation entre l'Angleterre et la France. L'avantage qu'aurait l'Angleterre à bénéficier de notre haine contre l'Allemagne, de notre amitié pour la Russie, nous la voyons bien, mais l'avantage qu'aurait la France à bénéficier de la haine commerciale entre l'Angleterre et l'Allemagne et à aider au désir d'Albion de se fier à la Russie, nous le voyons moins! Qu'on nous le démontre! Nous ne sommes pas entités.

Un article du *Nouveau Journal Prussien* par le commandant en retraite Otto Wachs et une brochure du même auteur ayant pour titre: «L'océan Indien est-il toujours une mer anglaise?» nous montrent l'Angleterre avec son avidité féroce, sa ténacité sans cesse triomphante, la but prédit au développement de notre pays atteint par elle, son cynisme dans l'accomplissement de ses projets. Le bon commandant prussien dénonce à la France le danger anglais, l'avidité insatiable de la toujours plus grande Bretagne. Tout ce que fait la France est fait au profit de l'Angleterre conclut le commandant Otto Wachs.

L'Angleterre nous lance sur l'Allemagne, l'Allemagne nous lance sur l'Angleterre. Ne nous laissons abuser ni par l'une ni par l'autre.

Juliette Adam.

COURRIER DE FRANCE

Le 10 Août 1897.

«La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne», dit un vers, d'ailleurs assez plat, qui n'est pas moins passé en proverbe.

Je faisais cette réflexion, en lisant dans les journaux de province les récits des diverses soirées d'adieux données dans les théâtres à la fin de la saison d'hiver. Les cadeaux offerts aux artistes, en ces occasions, consistent surtout en fleurs naturelles qui se fanent bientôt, et en fleurs artificielles qui ne se fanent pas, hélas! mais qui deviennent horribles en leur sèche décadence.

Pourtant ces piètres cadeaux sont donnés avec tant d'enthousiasme sincère ou simulé qu'ils inspirent à qui les reçoit autant d'orgueil que de plaisir.

Si j'en crois un journal de théâtre, les japonais ont une tout autre façon que nous d'exprimer leur satisfaction aux artistes. Ils ne leur envoient pas de fleurs, ils leur font, car ces fleurs seraient sans doute de ces bêtes et inolores chrysanthèmes dont un absurde snobisme est parvenu à introduire la mode jusque chez nous; mais on les voit lancer sur la scène une partie de leurs vêtements.

A la fin de la soirée, les artistes ainsi applaudis font une petite vente des objets qu'on leur a jetés. Naturellement le monsieur qui a jeté son chapeau, fort embarrassé de rentrer chez lui sans couvre-chef, est tout heureux de le récupérer moyennant cent francs... ou cent sous, suivant l'état de sa bourse, et la Gentilhomme enthousiaste qui a jeté au ténor, comme gage d'admiration une de ses petites pantoufles de vair est très contente de rentrer en possession de cet objet à l'aide d'un petit sacrifice pécuniaire.

Je me demande seulement si les spectateurs poussent les choses à l'extrême et lancent sur la scène, indistinctement, telle ou telle partie de leurs vêtements. Pour les voisins de sens rassis, cela pourrait avoir des conséquences diverses. Ainsi moi je ne dirais rien et me renfermerais dans un silence observateur si ma voisine de stalle avait l'idée de lancer son corset sur la scène; mais je protesterais avec énergie, si mon voisin s'avisait d'y jeter ses bottines!...

Ici, elle venait de rentrer sur son terrain.

—Pardieu, mon cousin, de vous avoir fait attendre.

—Vous étiez à vos plaisirs, Milady.

—Dites à ceux du monde officiel français, qui ne sont pas toujours amusants, je vous assure!

—Vous vous amusez cependant dans ce monde, je suppose, car vous le quittez tard...

Après cela, peut-être étiez-vous prisonnière dans quelque salon enchanté, car vos gens ont attendu...

—Pas assez, sans doute... Mais c'est pour d'autres affaires, je pense, que j'ai l'honneur de vous trouver, à pareille heure, chez moi?

—En effet.

—Comment va-t-on à Worthland-Castle? ajouta-t-elle en enlevant son masque.

—Mal.

—Quoi, mon mari est souffrant?

Votre mari est mort, Madame. Ainsi gardez ce vêtement. Le noir vous sied.

—Mort?... mort?... subitement?

—A peu près. Lord Worthland a été cruellement ému par certains articles de journaux français; il a eu une première attaque suivie, vingt-quatre heures après, d'une seconde attaque qui l'a emporté.

Un flot de larmes monta aux yeux de la jeune, larmes réelles, non volées, non jouées, et que bientôt des sanglots entrèrent.

Elle se mit à sangloter, et par ses larmes et ses sanglots, elle exprimait par les émotions successives de la journée. Elle se mit à sangloter, et par ses larmes et ses sanglots, elle exprimait par les émotions successives de la journée. Elle se mit à sangloter, et par ses larmes et ses sanglots, elle exprimait par les émotions successives de la journée.

—Lady Worthland n'aimait certes pas son mari, Worthland même elle avait eu, contre lui, de secrets accès de haine. Mais, après tout,

J'admire combien les gens sont ingénieux à découvrir, chez les peuples étrangers, des coutumes qu'ils qualifient d'étranges. Une feuille parisienne consacrait l'autre jour cinquante ou soixante pages, à expliquer par un usage florentin, cette expression: «Être pris sans vert», qui signifie: «Être pris au dépourvu».

Il paraît qu'à Florence il arrive fréquemment qu'un monsieur et une dame se partagent un petit râteau de bois, et mettent chacun dans sa poche le fragment qui leur est échu.

Puis, chaque fois qu'ils se rencontrent, à la promenade, au théâtre, dans le monde, chacun tire de sa poche son petit râteau vert et le montre à l'autre, qui doit aussi exhiber, le sien. S'il l'a oublié ou perdu, il est pris sans vert, et il doit une discrétion.

C'est admirable, n'est-ce pas? et ces Florentins sont des gens terriblement ingénieux. Seulement, en France, ce petit jeu-là est au moins aussi connu qu'à Florence. Il se joue chez nous avec deux amandes jumelles: nous l'appellons *Philippine* et nous n'en sommes pas plus fiers.

Est-ce l'Angleterre, est-ce la Russie qui mérite la palme de la pudibonderie? Je n'ose me prononcer... A Saint-Petersbourg, le Préfet de Police vient, tout récemment d'interdire les annonces contenant des propositions de mariage, des offres de concours pour l'arrangement d'unions conjugales, des propositions de service (!!!) avec envoi de cartes photographiques etc. — Comme on sent bien que le peuple russe est naturellement pudique et qu'en cet heureux pays l'autorité n'a nul besoin de faire fléchir la morale dans l'intérêt supérieur de la reproduction!

A Londres, ils ont trouvé autre chose. — Des messieurs très bien et de belles dames, «ladies and gentlemen», ont entrepris de fonder un club pour les danseuses du corps de ballet, dans l'intention louable, raconte la *Pall Mall Gazette*, d'empêcher ces demoiselles d'aller chercher des distractions dans les lieux de perdición.

Je ne voudrais décourager la vertu chez personne, même chez les rats d'opéra, mais si j'en juge par certaines données assez sérieuses, la plupart de ces demoiselles n'ont point besoin d'aller dans les lieux de perdición.

C'est elles qui font la perdición des pauvres hommes. Comme Louis XIV de l'Etat, elles pourraient presque dire: «La perdición c'est moi!» Comme d'autres leur patrie, elles emportent la perdición à la sommité de leurs souliers. Le club qu'on fonde pour elles risque donc de devenir lui-même un lieu de perdición... si elles y vont.

Seulement, elles n'ont pas, et elles feront bien, car ce qu'ils doivent être raseurs, les gentlemen qui ont fondé le club en question et les *ladies* donc!

Autre chose d'Angleterre. — Savez-vous quelle est la dernière mode, le dernier cri du high life londonien? C'est de se faire tatouer! — Le tatouage a été mis en vogue vers 1893 par le duc d'York, un prince de la famille royale qui a été marin et qui un beau jour, naviguant sur les côtes du Japon, fit dessiner sur ses *siemas*—je me trompe, c'était sur ses bras!—un dragon rouge et un dragon bleu par un spécialiste renommé dans le pays. Mis en goût par cette tentative artistique, le prince ne s'arrêta pas en si beau chemin, et il retourna chez le tatoueur, tant et tant que lorsqu'il revint en Angleterre, lui et les officiers de son bord avaient le corps illustré comme un numéro du «Journal amusant».

A son retour en Angleterre, le duc d'York fit école, et l'on dit qu'un exemple nombre de lords anglais portent maintenant, gravés sur l'estomac à l'encre indélébile, les armes de leur maison. Les dames elles-mêmes, assure-t-on, ont adopté cette mode. — Les tatoueurs anglais ne doivent pas s'ennuyer!

Est-ce que vous croyez à la métempsycose, vous-mêmes? — J'y ai cru un moment, l'autre jour, en lisant dans un journal un article sur les mœurs amoureuses... des araignées — En

cet homme était en ce monde son nom, son rang, sa fortune et son unique point d'appui... Il, en ce moment, toute désemparée, elle roulait dans le veuvage comme dans un gouffre.

Ailleurs—étranges contrastes de la nature humaine et double fond mystérieux de la nature féminine—elle subissait à la fois l'influence des déceptions du bal du ministère d'Etat, des malsaines folies du bal de l'Opéra et de ce deuil soudain, de ce brusque changement de destination, qui allait remettre en question tout son avenir.

C'était un ébranlement d'amour, d'ambition, de fortune.

Tous ses rêves étaient à vau-l'eau et elle se retrouvait, après s'être vue une des reines de ce monde, par l'amour d'un empereur, au point d'où elle était partie, quand elle s'était jetée dans les bras du vieux lord Worthland, avec dix années de jeunesse en moins.

En même temps, devant la tombe ouverte où allaient descendre les restes de son mari, les révoltes de sa jeunesse sacrifiée s'élevaient, elle oubliait ses dégoûts, ses colères, et pleurait l'homme qui, après tout, l'avait aimée.

Déjà, si jeune qu'elle fut encore, elle sentait combien rares sont les amours qui vont jusqu'au mariage, en passant par-dessus les considérations de ce monde.

Il lui avait deux heures, à peine, qu'elle mandait sa noble résidence et frissonnait à l'idée d'y habiter près de son mari; et maintenant elle sentait la valeur de cet abri d'honneur et de quiétude, à jamais perdu!

Car désormais, elle y pouvait retourner

dépit de la chanson très connue du «Pou et de l'araignée», ce n'est point avec les pout, mais bien avec les araignées mâles, que les araignées femelles entonnent l'hymne d'amour. Or, il paraît que lorsque cet hymne est terminé, le mâle qui vient d'achever le duo n'a rien de plus pressé que de se sauver en toute hâte... ce qu'on appellerait chez nous «filer à l'anglaise», et au trait!

Pourquoi file-t-il ce mâle? — Est-ce parce qu'il a peiné sa passion satisfaite, il éprouve de la répulsion pour celui qui en fut l'objet? Ce serait un sentiment bien humain pour une araignée. — Est-ce tout simplement une façon de se soustraire au quart d'heure de l'abaissement et de poser un lapin arachnéen? Ce serait bien machinétique pour une simple bestiole! Non, la raison de cette fuite est plus simple: c'est... que l'araignée femelle a la malheureuse habitude de tuer son amant... pour le manger!

C'est d'affreux m'a fait songer à Marguerite de Bourgogne, et je me suis dit qu'après sa mort, la royauté débâchée de la Tour de Nesles était peut-être devenue araignée!

Depuis ce moment, je ne descends plus à ma cave, où foisonnent les toiles des subtils fileuses, sans leur crier en faisant vibrer les R:

«Belle nuit, mesdames, pour une orgie à la Tour!»

Quiproquo.

UNE PAGE POUR ANDRÉ

Le choix d'une carrière

II

Tout ça pour se faire une position? Quelle position? Debout et couchée? On dit bien: la magistrature assise. Les contrôleurs d'omnibus, eux, sont toujours debout, les facteurs aussi. Qu'est-ce que l'on pourrait bien devenir? Commerçant? Épicier? Tailleur? Fabricant d'orgues? Peintre? Voilà qui doit être amusant, de barboter avec des couleurs. Et colonel ça ne manque pas de chic non plus. On commande à beaucoup, beaucoup de soldats. Et tout le monde vous parle avec respect:

—Oui, mon colonel! Certainement, mon colonel!

Pour se rappeler d'anciennes ambitions, du temps risible où il était petit. Il avait voulu être empereur, comme ça, tout de suite. Pourquoi pas? Est-ce que le fils de son papa ne peut pas prétendre à tout? L'empereur d'Allemagne a-t-il plus d'autorité à Berlin que son papa dans son domaine?

Après empereur, pâtissier! A quoi bon chercher des transitions... Confectionner de délicieux gâteaux et les manger, du soir au matin, du matin au soir, y avait-il un idéal comparable?

Mais aujourd'hui, pour ne peut, ne doit songer qu'à des choses possibles.

—Pour aimerai-je être être professeur?

Ah! non pour ça, non! Annoncer *rosa*, la rose, faire répéter la table de multiplication, comment n'est-ce pas un supplice pour le père Moïnet lui-même? — Le père Moïnet est un peu encore un avec son foulard rouge, sa tabatière et son nez en goullet! L'ennemi d'une perle d'eau s'y forme, quand pour dire une parole, il est poli Tombera, tombera par elle tombe, elle est tombée. Pour ne se voir pas en père Moïnet, et il ne peut se représenter autrement le métier de professeur.

—Pour, que dirais-tu si tu devais médecin?

Pour avoir un tas de petits conteneurs bien propres et tailler dans la chair des gens, pour distribuer des pilules et tâter le pouls d'un air doctoral, en disant: «Tâter la langue!» comme le fait si drôlement le noir et sec M. Cassot.

Où, c'est bon pour jouer pendant dix minutes, et c'est même drôle, parce qu'on ordonne de l'arsenic et des crampas pilés au petit du Tragor, son ennemi, son rival au pied de Zette: alors il tape du pied et rage, en disant qu'il préfère jouer à saute-mouton, parce qu'il ne rate pas de botter, en sautant, le fond d'assiette de Pomm. Oui médecin pour

sans doute! Mais combien plus encore, n'y serait-elle pas d'étranger?

Il vivrait de ce vieillard, «étrangère» aussi, mais reine en attendant, et imposée aux hommages, sinon au respect d'une famille hostile. Le vieillard mort, quelle différence! Elle devenait comme une veuve morganatique tolérée, et rien de plus!

Or, jamais elle n'accepterait une telle situation. Que faires! alors, où vivre? avec quelles ressources?

Le souvenir de la bonté du vieux lord lui revenait en même temps que la hantise des affres de l'avenir. En somme, combien pour elle il avait été paternel, parfois!

Après, connaissait-elle seulement la tendresse d'un père? Celui qui était le sien, de par la loi et de par la nature, peut-être, l'avait élevée par devoir et sans foi. Qu'elle sa mère... Oh! celle-là... inconnue, méprisée, jalouse... aujourd'hui apparaissant comme une énigme redoutable, elle en avait peur.

Et cette figure du colonel Forster en face... regardant ses larmes avec plus de défiance encore que d'indignation... de cet ennemi, désormais son maître, car elle n'ignorait pas quels droits, en Angleterre, la loi donne à l'héritier du nom, du titre, du rang et de la fortune: à celui qui devient chef de la maison!

Qu'avait-elle n'importe! Ah! sa mère, pour dépravée qu'elle fut, avait eu raison de lui dire: «C'était la première chose à laquelle vous auriez dû penser!»

Les deux femmes du chambre la délaçaient et s'empressaient à lui faire respirer des sels. Sir Ralph, les sœurs frôlées, mal à l'aise près de cette femme en proie à une crise de nerfs, se promenaient de long en large, impa-

rière; mais pour de bon, toutela vie, pouaherr! — Pourquoi ne serais-tu pas ingénieur, Pomm?

Ca, oui, peut-être. C'est plus en rapport avec son goût inventif pour construire des jardins en terre, des fortifications, des ponts de bois, pour déchaîner un chemin de fer qu'on remonte avec une clef. Parcour des montagnes, lancer des viaducs dans les vallées, construire des navires... Mais, là, ne pensez-vous pas que ce soit un peu fatigant de faire cela tout seul? Pomm en a chaud.

—Marin, Pomm, marin!

Certainement, marin d'eau douce, sur les rivières, et encore, là où on voit le fond. L'eau de mer est trop salée, elle est opaque. Ça n'a l'air de rien, aller sur l'eau, mais encore faut-il savoir nager. D'ailleurs Pomm a le mal de mer. Et puis, aller s'échouer chez de vilains nègres qui vous embrochent et vous mangent rôtis, risquer d'être happé par un requin, de flotter sans biscuit sur le radeau de la «Méduse» (Pomm le connaît, il l'a vu au musée), tout cela manque de drôlerie, sinon d'imprévu.

Pomm serait bien trappier canadien, chasseur de bisons, mais il a peur d'être scalpé par les Sioux ou un pied-Noir. Il ne détestait pas d'être militaire, mais à condition qu'il tuera les ennemis et ne sera jamais tué. Ce qui l'étonne, c'est qu'on soit banquier. Il n'y tient pas. Qu'est-ce qu'on peut faire de tant d'or? Ça ne sert à rien, l'or; ça brille, voilà tout. Que sera-t-il donc? Mystère. Il est encore dans l'or, il peut devenir tout, ou rien, d'éclore aigle ou canard. En vain il se regarda au miroir, interroge, sur son enfantin visage, l'inconnu du Monsieur qu'il sera, grandi, avec des moustaches, un chapeau poêle et une canne à monsieur d'or. Il cligne un œil, et s'imagine dans l'autre, qui lui est inerte, un monstre de l'imaginaire. Il aura des chevaux et fumera des cigares. Sera-t-il marié? Avec qui? Avec Zette? Ce serait d rôle.

Et tandis que Pomm s'absorbe dans l'infini des horizons, sa mère entre, suivie d'un vieil homme laid qui porte des effets neufs dans une enveloppe de serge.

—Ton uniforme du lycée, Pomm!

On l'essaye. Pomm est fier; les boutons luisent, le drap est moelleux; il y a un passe-poil rouge au pantalon; la tunique a un air militaire; rien que le képi, on dirait un képi d'artilleur! Mais un pli pince sous les bras, le collet égaré, le pantalon gonfle. Pomm se sent oppressé, opprimé par le bel habit neuf.

—Marche un peu.

Il marche et voudrait avoir des yeux dans la dos pour se contempler mieux. L'essayage est terminé. Pomm remet ses vieux habits. Comme on y est bien comme ils s'adaptent à lui! Une tristesse inconnue, pénétrante, l'envahit. Tout ce qu'il quitte tout ce qu'il perd... tout ce qu'il ne verra plus, maman, Zette, Bertha, le guignol, les jouets... Son cœur se gonfle, crève, il sanglote.

—Oh! maman, pourquoi faut-il que j'aie au lycée!

Elle le dans ses bras, émue:

—Pour que tu deviennes un homme, Pomm! Ton enfance est finie.

NOS ÉCHOS

Trop beau!

Un de nos confrères français de l'autre rive a pour correspondant télégraphique à Montevideo un véritable oiseau rare.

Encore un peu, il s'indignerait de la conduite du Gouvernement qui a refusé net et clair de payer à M. Ferrari une subvention verbale promise de 30.000 piastres... alors que le Trésor ne doit pas plus de neuf mois aux employés et aux pensionnaires de l'Etat!

En revanche, il nous apprend que «le fils aîné de M. Borda a offert de payer de ses deniers les fautes d'orchestre et les loges réservées par son père pour la soirée du 25 mai».

Il peut faire, ça... sur 100 piastres de représentation qu'il touchait mensuellement, assure-t-on, en sus de 250 de traitement, comme secrétaire particulier du défunt!

tient de s'en aller et n'osant le faire, à cause des procédés que lui imposaient les conventions, envers la veuve de son oncle.

La crise cependant ne finissait pas, au contraire; aux sanglots succédaient les spasmes et les cris étendus, couchées, couvertes de compresses, Isabel se tordait moitié de rage et moitié de douleur.

Tandis que sir Ralph supportait, en dissimulant son impatience, l'accès de désespoir de sa tante paralysée, qu'il nommait sa cousine, parce qu'elle était de vingt ans plus jeune que lui, celle-ci s'irritait au contraire de sa présence et devenait d'autant plus nerveuse qu'il demeurait plus longtemps.

—Je suis désespéré, ma cousine, dit-il enfin, d'avoir dû remplir la triste mission qui m'a amené. Je comprends votre douleur, mon oncle et si bon!

Les spasmes redoublaient.

—Et puis, je me rends bien compte de l'effet de la catastrophe trop soudainement apparue... Il aurait fallu peut-être...

—Oui, reprit-elle d'une voix entrecoupée: dans ma situation, un peu plus de ménagement eût été convenable!

Les yeux de sir Ralph s'ouvrirent d'une étrange manière. Cependant il ne voulait pas arrêter son esprit sur une menace éventuelle.

—Dans votre situation?... je ne sais; mais, évidemment, j'aurais dû vous préparer avec plus de précautions à la terrible nouvelle. Que voulez-vous? Très impressionné moi-même, énévry par les angoisses de cette agonie dont j'ai été le seul témoin, par les fatigues du voyage, par les heures d'attente ici, par votre

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	\$ 20 or
Trois mois	\$ 3 00	\$ 60 or
Six mois	\$ 5 00	\$ 100 or
Un an	\$ 10 00	\$ 200 or
Numéro du jour	\$ 0 01	
n ancien	\$ 0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

LICEO FRANCO-URUGUAYO

Dalman 127

COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este acreditado establecimiento, frances-español ha-llo- dirigido por la inteligente Educacionista Señora Maria Iturray de Arce. Todas las maestras son diplomadas. Ademas de las clases generales en frances, español, pueden cursar la musica en toda extension, dibujo, pintura, profesorado. Clases universitarias, etc. Como establecimiento para señoritas es unico en la Republica.

INSTITUTO UNIVERSAL

Uruguay 283 a 291

COLEGIO PARA VARONES

Clases generales, universitarias, idiomas, profesorado, musica, etc. Eminentemente disciplinada. Visiten los pabellones ambos colegios y se convenceran de sus excelentes condiciones. En ambos colegios se reciben pupilos, muellos y externos.—Prestomilicos.

» La preuve est dans l'incohérence de ce qu'elle écrit.

» Je ne lui en veux pas; au contraire, je la plains sincèrement.

» Pour les démarches à faire au sujet de l'annulation de mon mariage, je verrai avec le notaire.

» Veuillez agréer, monsieur mes respectueuses salutations.

« Signé: PRADO.

Le caractère de cet homme étrange s'accusa bientôt d'une autre façon: il chercha à faire passer à Garcia, qui avait été remis en liberté, une lettre dans laquelle était tracé le plan d'évasion le plus ingénieux qui soit.

Prado, quand il s'était vu perdu par les deux femmes qui avaient été ses maîtresses, n'avait plus eu qu'une pensée: reconquérir Mauricette Couronneau, et il avait fini par obtenir du juge de le laisser causer en tête-à-tête avec elle, sous prétexte de lui faire des révélations sur sa naissance, à pour que son enfant eût un nom.

C'est donc à Mauricette Couronneau qu'il avait remis cette lettre. Mais celle-ci la donna

à la justice et non au destinataire. Cette lettre est peut-être le document le plus curieux de ce procès étrange. Elle montre quel flibustier résolu était cet homme, dont la plus grande faute évidemment fut d'abandonner un jour les pampas de l'Amérique du Sud pour l'asphalte des boulevards.

« J'ai trouvé, disait-il, un moyen qui, tel-là, ne demande de votre part ni courage, ni exposition. Aussi, je compte sur vous comme sur le Messie.

» Vous savez que Mauri (Mauricette Couronneau) parle avec moi, quand nous voulons, dans le petit cabinet du juge. Or, celui-ci aussi m'écoute en particulier quand je lui demande.

» C'est grâce à ces circonstances que j'ai imaginé l'évasion la plus hardie qu'on puisse imaginer, sans risques et sûre.

(A Suivre.)